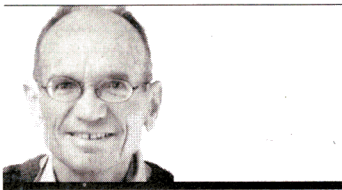


Jean-Pierre Vernant: l'Antiquité pour penser le présent

Claude Calame, directeur d'études à l'EHESS à Paris et professeur honoraire de l'Université de Lausanne, rend hommage au grand helléniste décédé la semaine dernière



Dans l'un des essais consacrés à *L'individu, l'amour, la mort* (Paris, Gallimard, 1989), Jean-Pierre Vernant introduisait une réflexion sur le soi en Grèce classique par ces mots: «Bien entendu, les Grecs [...] ont une expérience de leur moi, de leur personne, comme de leur corps, mais cette expérience est autrement organisée que la nôtre [...]. Cette expérience est orientée vers le dehors, non vers le dedans. L'individu se cherche et se trouve dans autrui, dans ces miroirs que sont pour lui chaque alter ego, parents, enfants, amis.»

Cette projection du soi vers l'extérieur, Jean-Pierre Vernant en a exploré pour nous les modalités, dans différentes formes d'expression culturelle: dans la sagesse présocratique par l'invention d'un espace géométrique qui sera celui de l'exercice des droits du citoyen notamment dans la prise de parole; dans la poésie homérique puis lyrique par la fonction d'une mémoire poétique qui, pour les héros puis pour les mortels, métamorphose le haut fait et la «belle mort» en une forme d'immortalité à partager avec d'autres glorieux; dans la constitution d'un droit civique qui définit l'agent par rapport aux

implications civiques de son acte; dans la mythologie avec sa société polythéiste de figures divines en interaction et en conflit avec les héros, par les innombrables intrigues déployées dans des récits que nous ne cessons de relire et de réinterpréter sur la scène tragique enfin qui représente les grandes figures du passé des cités en butte aussi bien à la volonté des divinités du panthéon qu'aux aléas et les renversements de la destinée humaine. Œdipe sans complexe, mais en quête d'une identité d'homme mortel partagée entre le sous-humain et le sur-humain; Dionysos qui, par le biais du masque, permet au spectateur moyen de se voir dans la confrontation avec l'autre, par exemple.

L'approche de ce que l'on considèrerait alors comme «la pensée grecque» a été marquée non seulement par la psychologie historique, mais surtout par le marxisme qui a été le terreau du développement des sciences humaines dans les années soixante; puis par le structuralisme lui-même, issu d'une anthropologie comparative particulièrement compréhensive. Une telle convergence permet de comprendre, en dépit de l'éloignement temporel et culturel, les spécificités grecques de concepts sociaux tel le travail technique ou de fonctions mentales telle l'intelligence artisanale; mais elle permet aussi de situer le développement d'une pensée critique vis-à-vis de la tradition des pères ou la mise en scène des conflits tragiques animant l'humaine condition dans

le contexte des débats rhétoriques induits par l'institution de la démocratie, si restreinte fût-elle. Sont ainsi évités tour à tour les dérives du relativisme sophistique du postmodernisme et le nouveau positivisme auquel invitent les sciences cognitives.

La Grèce antique nous invite à réfléchir sur le présent et à nous y engager de manière critique

La Grèce antique avec ses mythes institués en mémoire et ses fonctions intellectuelles, avec ses institutions civiques et ses manifestations de poésie ritualisée est ainsi mise à la distance d'une société traditionnelle tout en nous invitant, par le ferment de ses pratiques intellectuelles et politiques, non seulement à réfléchir sur le présent, mais aussi à nous y engager de manière critique. Étrangeté de ce que la tradition a maintenu dans une étonnante proximité tandis que le cours de l'histoire économique et technologique nous en éloignait; les motifs architecturaux classiques rythmant de leurs volutes les façades de certains des linéaires gratte-ciel new-yorkais sont là pour nous rappeler ce paradoxe. Seule une culture décentrée par les opérations de l'approche anthropologique est susceptible d'assurer le décentre-

ment du regard critique à porter sur la modernité. On en revient ainsi à l'individu: non pas «soi-même comme un autre» comme le suggère Paul Ricœur, ni même «soi-même et l'autre» comme le propose le sous-titre de l'ouvrage mentionné en exergue, mais «soi par les autres»; les autres que sont par exemple, à bonne distance historique, Grecques et Grecs protagonistes d'une Antiquité à protéger de l'idéalisation; les autres que sont aussi nos contemporains dans des cités devenues multiethniques – dans l'indispensable échange entre les cultures dont Jean-Pierre Vernant a défini et assuré pour nous l'une des voies possibles.

Inutile de se le cacher: cet individu, parfois venu d'ailleurs, les Grecs l'ont souvent appréhendé comme barbare, n'hésitant pas en situation de guerre à réduire le «balbutiant» en esclavage; mais en temps de paix, il devenait volontiers un xénos, un hôte admis avec sa différence, puis un philos, intégré dans le rapport de confiance réciproque impliqué par le sens de ce mot-clé. Mais l'étrangeté est aussi en soi-même, autant par l'amour que par la mort, ces deux états seconds de possession par le divin qui définissent la condition de mortel; de manière surprenante, les imagiers de l'Athènes classique les ont parfois représentés tous deux comme de petits adolescents nus et ailés. Mais de même qu'Eros nous entraîne sur la prairie fleurie par le désir amoureux, Thanatos peut conduire quant à lui aux îles des bienheureux.